

André Brugiroux

UNE VIE SUR

LA ROUTE

CHRONIQUES D'UN SAC À DOS

« Le plus beau des voyages
Ne vous mènera pas
Au bout du monde
Mais au cœur de vous-même,
Au cœur de ce qui est. »

*Graffiti lus à Port-Jeanne-d'Arc
(Îles Kerguelen)*

Prologue

« Finalement, j'ai pris une vie sabbatique », constate non sans surprise mon globe-trotter de patron en rentrant de son dernier pays visité, le Mustang : c'était le 249^{ème} et dernier de sa longue liste. Certains s'octroient six mois ou un an, voire deux ou trois, pour changer d'air ou d'horizon. D'instinct, lui, André Brugiroux, il a senti que cela ne lui suffirait pas car son rêve était de taille : voir le monde entier.

Moi, Sire de La Besace, son fidèle sac à dos, ce diable de bourlingueur que j'appelle affectueusement « Monsieur » André, je l'ai suivi sur tous les chemins de la terre et je peux certifier qu'il a passé sa vie sur la route.

Cela nous a pris un demi-siècle en tout.

Mon Maître et Seigneur a déjà relaté lui-même les dix-huit premières années de son rêve, années au cours desquelles il a parcouru 400.000 kilomètres autour du monde en stop (de 1955 à 1973)¹.

C'est moi, votre humble serviteur à bretelles, qui, en tant que témoin privilégié, me charge maintenant de vous conter les péripéties et tribulations de mon patron et toutes les aventures qu'il a connues depuis cette odyssee. Car son insatiable curiosité ne l'a jamais lâché, le malheureux !

« Mieux vaut voir une fois qu'entendre cent fois », dit le proverbe.

¹ Dans trois ouvrages : *La Terre n'est qu'un seul pays* (éditions Robert Laffont), *La Route et ses chemins* (éditions Robert Laffont) et *Les Chemins de la paix* (éditions Séguier).

1.
FIN 1973
L'hôpital

« La quête annonce toujours un retour sur soi,
Même au bout du monde ! »

« Tu te crois malin de faire le tour du monde ! Tu ferais mieux de travailler et de te marier comme tes frères », grommela son père le 29 octobre 1973 en lui ouvrant le portail de leur pavillon de banlieue, à Brunoy.

Le retour commençait bien !

Voilà dix-huit ans qu'ils ne s'étaient pas vus et ce brave homme ne trouvait rien d'autre à bougonner ! Bonjour l'accueil ! « Monsieur » André aurait pu protester, dire quelque chose pour se justifier, mais à quoi bon... Son père ne pouvait pas comprendre. À regret, il enfila de suite l'escalier qui menait à sa mansarde. Son père n'entendra jamais aucune histoire de la formidable épopée qu'il venait de vivre. Sa mère, elle, aurait écouté avec intérêt mais elle les avait quittés malheureusement entre temps.

Tout était là, comme dans son souvenir. Il me laissa tomber machinalement sur le parquet, d'un geste mille fois répété. Sans grande précaution, comme d'habitude. Il était enfin de retour. Il déroula son duvet auprès de moi pour se reposer un peu. Il y avait déjà belle lurette qu'il ne supportait plus le moelleux d'un lit. Dents crispées, il tenta de s'allonger dessus, le dos cisailé par une douleur contractée la veille sur les planches glaciales d'une cabane abandonnée de Troyes.

Mon Rouletabosse de patron était au bout du rouleau après avoir parcouru le monde entier au cours des six dernières années de sa longue absence. En stop, qui plus est. Il ne savait même pas comment il avait pu continuer à avancer après la dysenterie qui lui avait sapé ses dernières forces au Pakistan, ni comment il avait réussi ensuite à sillonner l'Afrique et à remonter jusqu'au Cap Nord, avant d'abandonner. Pécuniairement il aurait pu tenir deux cents jours de plus. Il lui restait encore des pays à voir, certes, mais il lui était impossible de continuer car il avait déjà été au-delà du supportable et son corps lui criait « pouce » !

Cependant il en avait visité autant que possible, n'hésitant jamais à entrer sur un territoire même si la guerre y régnait comme au Viêt-nam, au Cambodge, au Laos ou en Jordanie.

La question du formulaire de l'hôpital le fit sourire : « Inscrivez les pays visités au cours des dix dernières années ». Bigre ! Comment en faire entrer quelque cent trente cinq² dans un espace prévu seulement pour quatre ou cinq ?

« Ah, quand j'ai vu votre tête aux nouvelles télévisées, je savais que j'allais avoir un client de plus dans mon service de gastro-entérologie ! » lui déclara tout de go l'infirmière du service dès qu'elle le vit entrer.

En effet, André Brugiroux avait décidé d'aller faire un bilan de santé à l'hôpital et il se devait maintenant de remplir quelques questionnaires. Les séquelles de sa dysenterie pakistanaise le préoccupaient. Cette maladie l'avait tellement éprouvé qu'un soir à Ceylan il avait réussi à joindre ses doigts en s'enserrant la taille ! Aujourd'hui, c'était le contraire : il était ballonné. On ne peut pas faire le tour du monde sans tomber malade. En plus de cette dysenterie, le pauvre avait attrapé un tas de saloperies et de fièvres et il lui fallait vérifier l'ensemble.

Tests, radios, prélèvements, les journées s'écoulaient lentement au septième étage de l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges et lui laissaient tout loisir pour essayer de faire le point, pour tenter de comprendre ce qui lui était arrivé : comment lui, fils d'ouvrier, parti innocemment à l'âge de 17 ans dans le but d'apprendre l'anglais au Royaume-Uni, avait-il réussi à voir le monde entier en stop ? Et avoir engagé dix-huit ans de sa vie pour cela ! Mon Maître n'avait pas prévu de partir si longtemps, bien entendu. Qui le pourrait d'ailleurs ? Il n'avait donc rien planifié et pourtant tout s'était enchaîné de façon fort logique. Malgré lui, force m'était de le constater.

En définitive, c'était l'école hôtelière de Paris qui lui avait mis le pied à l'étrier en l'envoyant faire un stage de serveur en Écosse. Ce stage à l'étranger qui récompensait les trois élèves les plus émérites de la promotion 55 était une première ! Quelle veine pour lui qui cherchait à partir à tout prix dans un pays anglophone pour apprendre l'anglais ! Quand il a compris qu'il pouvait apprendre une langue en travaillant sur place, il s'est naturellement dit : « Et maintenant pourquoi ne pas en apprendre d'autres ? » Ainsi, dès lors, a-t-il accepté sans rechigner le premier petit boulot qui se présentait pour en acquérir

² Voir la liste et la carte en annexe 2.

d'autres. Mais « petit boulot » veut surtout dire petite paye ! Il n'a donc pas pu économiser au cours des premières années. Il a réussi néanmoins à apprendre en plus l'espagnol, l'allemand et l'italien en se « parachutant » respectivement en Espagne, en Allemagne et en Italie. Facile à dire mais moins facile à faire. Vous imaginez-vous, braves gens, en train de débarquer dans un pays, au hasard, sans travail, sans amis ni argent en poche et surtout, sans en comprendre un traître mot de la langue ?

Il faut se souvenir aussi que dans les années cinquante l'Europe n'était pas encore née et qu'il fallait se procurer visas, autorisations de séjour, permis de travail et autres paperasses pour chacun de ces pays qui allaient constituer plus tard l'Union européenne. Entre l'Espagne et l'Allemagne, mon patron a séjourné deux ans au Congo, service militaire oblige. C'était en 1958 et 1959. Le trouillard avait préféré la colonie à la guerre d'Algérie ! Il se croyait à l'abri, et pourtant, à cause des fièvres tropicales, il y a perdu une douzaine de camarades ! Depuis, la colonie n'existe plus et le service militaire a disparu. Tout change.

Il faut comprendre qu'aujourd'hui, voyager ou même faire le tour du monde ne veut plus dire grand-chose. En tout cas, pour les ressortissants des pays riches. Il y a tellement de renseignements à portée de mains en ce début de siècle qu'il en est arrivé aujourd'hui à faire ses voyages avant de partir ! Il peut tracer désormais chez lui un parcours dans n'importe quel pays du monde et le suivre ensuite sur place à l'heure et à l'euro près ! Mais dans les années cinquante, pas d'information. On ne songeait pas à partir d'ailleurs, on reconstruisait encore la France de l'après-guerre. Des noms comme Bali ou Katmandou ne titillaient pas encore l'imaginaire collectif. Ce n'était pas la préhistoire mais une autre époque qu'il est difficile d'imaginer de nos jours. Les charters n'essaimaient pas des Occidentaux à la pelle à travers la planète, et les agences de voyages ne leur vendaient pas encore certains pays comme on vend une tranche de jambon. Le « consommateur » de voyages, comme le disent les voyagistes, n'était pas encore né. Pas de guides de routard non plus pour filer le petit tuyau qui aide ni la possibilité de surfer sur Internet pour y pêcher toutes sortes de détails utiles. André Brugiroux ne prétend nullement avoir découvert le monde, d'autres l'ont fait auparavant, mais il est parti à l'aveuglette !

Cette première période, c'est-à-dire l'apprentissage des langues et le service national, avait donc duré neuf ans, autrement dit la moitié de son absence. Ce fut une période de formation personnelle indispensable. Après l'italien, toujours pas sevré de langues, il voulut encore en apprendre une de plus : le russe. En travaillant dans le pays

naturellement, comme à sa bonne habitude. Mais là, pas question : le prétendu « paradis des travailleurs » refusa l'entrée à un travailleur de plus ! Après bien des histoires, question de refaire un peu d'anglais, il atterrit finalement au Canada à Toronto, en 1965. C'est là qu'il comprit qu'il allait enfin pouvoir réaliser son rêve d'enfant, voir le monde, car il découvrit en arrivant que les salaires y étaient plus élevés qu'en Europe. Il ne lui restait plus qu'à économiser, ce qu'il fit consciencieusement pendant trois ans comme traducteur. Le malin, il ne négligeait aucune heure supplémentaire pour constituer le pécule libérateur ! Début novembre 1967, estimant avoir assez en poche avec 4.000 dollars, il décida enfin de larguer les amarres (en ma compagnie, bien entendu). Non sans trembler dans ses bottes d'ailleurs, même à trente ans et après douze ans de préparation. Car « entre le dire et le faire, il y a la mer », comme le fait remarquer un proverbe breton !

Soudain, une infirmière venue le chercher pour faire une radio, interrompit ses souvenirs. Dès son retour dans la chambre, il s'y replongea pour essayer de revivre les six dernières années de ses dix-huit ans d'absence, de 1967 à 1973, les plus exaltantes, celles où il avait réussi à parcourir le monde en stop sans dormir à l'hôtel. Incidemment ces années-là furent aussi les grandes années de la route, celles des fameux « chemins de Katmandou ». Il y avait tellement de monde sur les routes qu'il fallait parfois faire la queue pour le stop ! Moi, Sire de La Besace, j'ai vu jusqu'à quinze gars et filles lever le pouce au même endroit en même temps ! C'était vraiment chouette car à l'époque j'avais plein de copains sac à dos. Aujourd'hui, le stop ne se pratique plus guère. Poussée par les idées des beatniks et des hippies, et aussi par la révolution de mai 68 à Paris, la jeunesse des pays industrialisés partait alors vers l'Inde et le Népal, à la recherche des valeurs du bouddhisme et des philosophies hindoues. « Paix et amour ». On se saluait du V de la victoire d'un air de connivence, on s'échangeait des tuyaux, on fraternisait, on se souriait, on se garnissait les cheveux de fleurs... Fabuleuse époque à laquelle nous avons été mêlés sans le vouloir. Oui, on y a cru, on a espéré un monde meilleur, même pour les sacs à dos ! C'est pour cela que ces années sont devenues mythiques aujourd'hui.

Pendant six ans, « Monsieur » André n'a donc pas travaillé. Il a sorti son pouce ou plutôt ses pouces (il y a des futés qui roulent à gauche, ce qui, dans ce cas, oblige à utiliser l'autre pouce) sur toutes les routes du monde, réalisant ainsi son rêve de toujours. Il a pu le faire grâce à ses économies du Canada qu'il dépensait au compte-gouttes, soit un dollar

par jour³ à l'époque ; ce dollar représentait le prix exact de deux canettes de bière et d'un paquet de cigarettes, ce que nombre d'individus dépensent dans la routine quotidienne sans y penser. Mon Maître et Seigneur, lui, ne boit pas et ne fume pas, il a préféré investir dans le voyage.

Ce dollar s'explique pour deux raisons : d'abord, il n'a jamais payé de transports, le stop consistant à se déplacer d'un point à un autre sans rien déboursier. Plus facile à dire qu'à faire, surtout quand on sait que les 2/3 de la terre ne sont justement pas de la terre mais de l'eau. Marcher sur l'eau n'étant pas son fort, il a donc été contraint de faire du bateau-stop, du voilier-stop et même de l'avion-stop ! Enfin, il n'a jamais dormi à l'hôtel. À nouveau, plus facile à dire qu'à faire ! Pas de tente ni de matelas pneumatique : il dormait tout simplement dans son duvet à même le sol. L'astuce était de l'étaler dans un lieu approprié. Certains se payent des cinq étoiles. Lui, avec cette technique-là, c'était régulièrement des millions d'étoiles ! Si le ciel menaçait mieux valait toutefois trouver un abri. En Alaska, par moins 45°, mieux valait même le trouver chauffé et dans les cinq minutes ! Les nuits épiques n'ont pas manqué. À noter que mon patron n'a jamais frappé aux portes : il estime, et je l'approuve entièrement, que le voyageur doit être indépendant. Après tout, s'il se mouille ou s'il grelotte dehors, s'il se fait bouffer par les moustiques ou embêter par les passants ou les flics, cela ne regarde que sa pomme. Et la mienne aussi, par conséquence ! Le dollar servait donc à payer visas et nourriture. Là, il ne faut pas être difficile et oublier le steak-frites et les pâtisseries. Oui, clopinettes et ramadan étaient plutôt son lot ! Comme il ne pouvait pas s'offrir le restaurant, il mangeait dans les marchés ou auprès des carrioles de bord de route. Il devait tenir les cordons de sa bourse au plus près pour durer le plus longtemps possible ; mais le but de sa technique n'était pas là. C'était de se mettre en contact avec la population. Ni plus ni moins. Il n'avait pas de couteau, par exemple. Bonne raison pour en demander un et faire connaissance à chaque fois. À bien y réfléchir, la rencontre, c'est ce qu'il a cherché avant tout. Ce style lui convenait. Il convenait si bien à ce sociologue qui s'ignore qu'il l'a conservé pour les aventures qui vont suivre.

Certes, il n'a jamais frappé aux portes mais il s'est quand même retrouvé régulièrement chez l'habitant⁴. Il suffit de voyager le cœur ouvert. Il y a eu tant de rencontres à faire et tant d'expériences à vivre. Fin 69, il a pu aller vivre chez un jeune couple de hippies à San

³ Cinq en 2005 avec l'inflation.

⁴ 51% des nuits, étonnement.

Francisco. Leur slogan « Faîtes l'amour, pas la guerre » est toujours valable. En tout cas, ces deux-là n'ont pas quitté leur matelas pendant les trois premiers jours de notre visite et ils n'avaient visiblement pas le temps de la faire ! En 70, il a vécu chez un bonze à Bangkok pour apprendre à connaître le bouddhisme, la seule religion qui n'a pas engendré de guerres. Pra Boontin, le jeune bonze en question n'avait rien trouvé de mieux que de décorer sa cellule avec les « filles du mois » du fameux magazine *Playboy*. Où va se loger le nirvana ! Après le bouddhisme, il a voulu connaître l'hindouisme et, pour cela, il a écouté patiemment un *swami* dans une école de Yoga en Inde, près de Pondichéry. Ce *swami*, c'était un autre cas de figure : il expliquait les positions de façon remarquable mais ne pouvait pas les prendre lui-même car il était trop gras ! Trop gras certes, mais pas idiot car il avait réussi à affamer l'un de ses disciples qui, épais comme un fil de fer, pouvait se contorsionner sans problème à la demande pour montrer les postures ! Ce Maître expliquait, entre autres, la position du lapin. Celle-ci, c'est à midi, accroupi en tailleur sur le ciment du réfectoire devant la tomate, la carotte et le concombre crus et sans sauce que notre disciple avait envie de la prendre !

Il a aussi travaillé dans un kibboutz, en Israël (1973), pour apprendre à connaître les valeureux pionniers de ces fermes collectives. Il est même allé vivre au fin fond de la jungle chez les coupeurs de tête, à Bornéo, c'est-à-dire chez les Dayaks, les habitants des maisons longues. Il en est revenu avec la sienne, ils ne coupent que les bonnes, apparemment ! Au temps du Congo, en 1959, il avait réussi à s'échapper dans la colonie voisine, le Gabon, pour gagner Lambaréné et rendre visite au célèbre Docteur Albert Schweitzer, prix Nobel de la paix 1952. À Berlin, le 20 août 1961, il a pu observer les Allemands de l'Est entamant la construction du mur...

Les coups durs ne lui ont pas manqué dans sa vie. Il a été emprisonné sept fois. Dès qu'on voyage avec les cheveux plus longs que ceux du douanier, bonjour les dégâts ! On l'a soupçonné d'être tour à tour révolutionnaire, guérillero, espion et même pirate de l'air. Il a subi trois expulsions. Ça, en bon Auvergnat, il adore ! Parce que c'est un voyage gratuit. Il s'agit seulement de se faire expulser dans la bonne direction, comme il le dit ! Avez-vous déjà pris l'avion, mitrailleuse dans le dos et mains en l'air comme lui ? Je peux vous jurer que c'est spectaculaire ! Il a aussi failli se faire flinguer une demi-douzaine de fois. Au Cambodge, il a quitté les ruines d'Angkor Wat le 3 juin 1970, la veille de leur

prise par les Khmers rouges⁵. Cent vingt morts ! Au retour à Phnom Penh, ces sanguinaires n'ont rien trouvé de mieux que d'attaquer le point d'eau à 150 mètres d'où il dormait. J'ai cru que c'était la fin de sa carrière et que j'allais terminer ma vie chez Pol Pot ! En Afghanistan, un échappé de la bande à Gengis Khan lui a planté une baïonnette entre les deux yeux sur le coup de minuit au pied des fameux Bouddhas qui n'existent plus. L'abruti ! J'ai bien cru qu'il allait lui faire un troisième œil ! Et l'autre « inspiré » en treillis qui lui planta son revolver dans le dos sans prévenir lors d'un couvre-feu à Amman ! Les trouilles qu'il m'a fait connaître ! En Éthiopie, je revois aussi ce lion sorti de nulle part qui lui est passé à ras des fesses sur une piste déserte où nous attendions un transport. Et les hyènes près de Kajuraho en Inde qui l'ont encerclé de nuit en ricanant à lui en glacer le sang. Et le troupeau de buffles qui nous a foncé dessus par erreur dans le brouillard du delta du Congo. Et le précipice dans les Dolomites, en Italie, et l'autre dans la Cordillère au Chili dans lesquels nous sommes tombés, croyant notre dernière heure arrivée. Et le chasseur F-16 qui s'est écrasé à dix mètres devant nous en Allemagne. Et ainsi de suite...

Son béguin espagnol, avait raison : « Ta vie est un roman » !

Comment a-t-il pu s'en sortir ? On dit que certaines personnes ont de la chance ou du « pot », qu'elles ont la « baraka », une bonne étoile, une protection divine... Ces mots paraissent faibles en ce qui concerne mon patron, même moi je n'arrive pas à trouver celui qui lui conviendrait le mieux.

Oui, plus il pense à son odyssée, allongé douillettement sous sa couverture d'hôpital dans la quiétude d'une chambre aseptisée, plus il se demande comment il a bien pu traverser ces mille épreuves et dangers et s'en sortir vivant. Il n'y a que la mauvaise herbe qui ne crève pas, pourrais-je lui dire. Serait-il un miraculé ? On l'a échappé belle en tout cas tous les deux ! Pour se détendre, il observe l'infirmière qui déambule à pas feutré dans le couloir, puis il se lève pour aller jeter un coup d'œil par la fenêtre. Il faut bien s'occuper, les journées sont longues...

Partir pour un rêve est une chose, mais il faut ensuite tenir la distance. Et pour la tenir, il faut être motivé. Je me souviens que sa motivation est vite apparue. C'est finalement une insatiable curiosité d'esprit qui l'a mis sur la route. Dès l'Écosse, il a zigzagué dans tous les sens à travers le pays pour en découvrir les moindres recoins, sans même s'en rendre

⁵ Peu importe pour les victimes de cette agression mais, en réalité et contrairement à ce que les médias ont affirmé, il ne s'agissait pas là de Khmers rouges mais de Vietnamiens du Nord.

compte. Cette curiosité le tenaille toujours autant aujourd'hui. Chez les scouts, ce n'est pas pour rien que l'on lui a donné comme nom de totem celui de « fouine » ! Pour faire toute chose dans la vie, vous savez comme moi que deux conditions sont requises : la première c'est d'en avoir envie. Mais elle ne suffit pas. Il en faut une seconde : c'est d'y trouver du plaisir. C'est son cas car chaque nouveau pays le fait « planer ». Si bien qu'il a plané toute sa vie, le bienheureux ! Toutefois, loin de lui l'idée d'établir un quelconque record car il estime que l'important dans la vie n'est pas de voyager mais d'être en accord avec soi-même. Le voyage lui sied car il le met bien dans sa peau et l'exalte. Et l'enrichit. Voilà tout.

Franchement, je ne vois pas ce qu'il aurait pu faire d'autre.

L'envie, la curiosité et le plaisir ont été les ingrédients qui lui ont permis de faire le tour du monde contre vents et marées. Oui, mais pour quelle raison finalement ? Y en avait-il une ? Voilà maintenant six jours qu'il végète à l'hôpital à s'interroger sans trouver de réponse. Pourquoi est-il vraiment parti ? Pourquoi a-t-il vécu toutes ces péripéties ? Pourquoi en a-t-il tant « bavé » ?

L'infirmière qu'il n'a pas entendu arriver vient brusquement le tirer de sa réflexion pour lui annoncer qu'on le relâche dans l'après-midi. Asthénie et signes colitiques, on ne lui a rien trouvé de vraiment grave. « Il vous faut surtout du repos, voilà... », susurre-t-elle rassurante.

Pour tuer les minutes qui restent, il va à nouveau jeter un coup d'œil par la fenêtre de son septième étage. Le ciel est gris, c'est la fin de l'automne. Soudain, en apercevant le pont en contrebas qui enjambe la Seine, il sursaute. La réponse le percute, sans crier gare, comme la foudre.

Il revoit soudain l'ancien pont gisant en ruines dans l'eau au temps de la guerre. Et le cauchemar lui revient à l'esprit une nouvelle fois : ce bombardement, pourtant distant de sept kilomètres, l'avait gardé éveillé et dressé sur son lit de Brunoy toute une nuit, tremblant de peur à chaque détonation. Il n'était âgé que de six ans. Il n'a jamais pu l'oublier. Chaque déflagration faisait trembler les volets et allumait des lueurs orangées terrifiantes à travers leurs interstices. Enfant, on est impressionnable. Les adultes prononçaient alors avec effroi des mots qu'il ne comprenait pas : *gestapo*, *stalag*, tortures, SS, milice, déportation, exode... Tous les souvenirs de ce temps-là lui reviennent en mémoire d'un coup, pêle-mêle, en regardant ce pont comme si c'était hier. Pas seulement les bombardements et le sifflement des *Stukas* mais aussi les rutabagas jaunâtres et les

topinambours coriaces dans l'assiette, les fleurs de gel sur les vitres en hiver, l'orange à moitié pourrie comme cadeau de Noël, les gros biscuits salés distribués à l'école, les tickets pour acheter le pain, le lait ou la viande... Les lentilles étaient pleines de cailloux alors. Combien de paquets n'a-t-il pas dû trier ! On appelait le jus de chicorée « café » et la saccharine « sucre ». *Ersatz !* Le savon était en glaise, mais pas seulement : ses billes aussi. Il s'en souvient clairement car ses petits copains ne voulaient pas jouer avec lui parce qu'elles cassaient sous l'impact de leurs calots ! Il a d'abord cru que tout cela était normal, que la vie était comme ça. Il entend encore l'alarme des raids aériens lui percer les oreilles. Qui a entendu ce sinistre avertissement ne peut l'oublier. Il se souvient du marché vide et des trains bondés. Du passage de la ligne de démarcation et de l'apparition effrayante des « Boches » casqués et bottés, l'air glacial, poignard à la ceinture dans le compartiment. *Achtung ! Schnell ! 'Raus !* Il se souvient de la petite voisine qui leur servait de sœur à son frère et à lui et qui venait jouer chez eux en catimini. Elle vivait cachée, pas très loin... Il fallait taire son existence. À l'époque il ne comprenait pas pourquoi. Certains regardent aujourd'hui la guerre à la télé comme d'autres le flipper au bistrot : bruit de ferrailles et lumières étincelantes ! Pas mon Maître et Seigneur. Lui, il l'a vécue, elle a marqué son éveil dans la vie. Il avait toujours peur au fond de lui. Combien de nuits n'a-t-il pas rêvé d'être en train de se faire fusiller par un peloton d'exécution. Il se réveillait en hurlant, sueur au front ! Après la guerre, pendant longtemps encore, il a couru se cacher à la cave au moindre vrombissement d'hélices dans le ciel. Dans sa tête de même, il lui était impossible d'imaginer qu'un avion puisse servir à autre chose qu'à larguer des bombes.

Bien sûr, à dix-sept ans, on fonce dans le brouillard, on ne se pose pas de question. Pourtant, c'est pour savoir si un jour les hommes seront capables de faire la paix qu'il a voulu inconsciemment les rencontrer tous, qu'il a voulu découvrir leurs points communs, leurs différences et connaître leurs cultures. Il est parti, sans s'en rendre compte, comme pour exorciser un mal.

Il comprend tout d'un coup pourquoi il est parti, en observant ce pont qui enjambe la Seine. Oui, c'est la cicatrice de la guerre qui lui a fait parcourir le monde. Il en est certain maintenant. Tout est clair, il a voulu savoir si la paix était possible. En définitive, ce que André Brugiroux m'a fait faire, c'est plus un tour des hommes qu'un tour du monde.

Savoir si la paix est possible.

Ce fut sa quête ou son enquête.

Il a compris, au cours du voyage, que la paix est non seulement possible, mais qu'elle est inévitable !